

Éric Schulthess

**Il s'appelait
Alphonse Richard**
le premier Dignois tué
à la Grande Guerre

Samedi 1^{er} août 1914

Sans en parler à sa mère Micheline, Alphonse se glissa de bonne heure hors des draps, se vêtit en vitesse et fila vers le clapier. La rue Pied de ville était vide. – Je suis le premier dehors, se dit-il en descendant vers le jardinet, porté par un zeste de fierté. Ce sentiment, Alphonse le réprouvait chez les autres. Sauf lorsqu'il s'agissait de la fierté d'être un Bas-Alpin. Il grelotta, caressé par l'air pourtant tiède qui annonçait une journée torride. La première du joli mois d'août comme le disait avec un soupçon de *spleen* Micheline, accrochée au souvenir des moissons et des fêtes de son enfance. Depuis tout petit, il l'avait toujours vue déprimée lorsqu'août commençait. La faute à ces deuils qui s'étaient succédé. Le mari. La sœur. Le père. Tous au huitième mois de l'année ils étaient partis.

Alphonse longea les maisons alignées comme dans une crèche de Noël. Fragiles façades aux volets clos derrière lesquels

des enfants dormaient encore. Alors qu'il approchait du petit portail de bois du jardin, il les imagina allongés à côté de leurs parents qui s'aimaient, se mêlaient, se regardaient, se parlaient tendrement. Il les entendait presque. Alors, se rouvrait au creux de son ventre, l'instant d'un profond soupir, la fraîche cicatrice de son amour évanoui.

Trois années sous les drapeaux avaient fait leur sale boulot. Le caporal Alphonse Richard se serait bien passé de ces longs mois de régiment qui l'avaient peu à peu coupé de Louise, sa promise. À son retour à Digne, elle ne l'avait plus frôlé que pour lui faire ses adieux un beau matin, vêtue d'une parure de nonne. Elle se retirait au Carmel. Ils ne se reverraient plus. Cette béance soudaine et déchirante, Alphonse l'avait vécue en serrant les dents si fort que presque aucun son ne sortait désormais de ses mâchoires, fermées à jamais – il l'avait décidé – à toute possibilité de mot d'amour et à plus forte raison de baiser.

Le clapier tapissait un mur de pierres rondes au fond d'une petite allée jonchée de graviers. Alphonse l'avait construit lui-même, sur plusieurs étages. Un mélange disparate de planchettes et de fil de fer. À première vue, c'était presque miraculeux qu'il puisse tenir debout tant la construction ressemblait à un baraquement de fortune.

Les lapins n'y semblaient pas malheureux, tapis derrière le grillage serré qui les protégeait des rats. Nourris d'épluchures de légumes, tassés sous les quelques feuillages qu'Alphonse leur avait disposés, ils ne bondissaient plus comme en plein champ mais profitaient du calme de l'endroit pour se reproduire à l'ombre et à tout va.

À chaque fois, le jeune homme les envoyait. Pendant quelques minutes, il observait leur petit manège en silence, fasciné par la fulgurance de l'accouplement, avant de passer à l'action car le civet commandait. Son assaut était subit et ciblé. Alphonse n'attaquait pas au hasard. Attraper les oreilles du plus dodu puis refermer la porte grillagée. S'émouvoir à peine de la

Samedi 1^{er} août 1914

chaleur du pelage au creux de la main, regretter presque, déjà, ce regard rond et désespéré. Ne pas s'attendrir devant ce museau tremblotant, ne pas s'éterniser et frapper d'un coup sec à l'arrière de la tête. Puis recommencer si l'envie lui prenait d'apporter un lapin à sa voisine Augustine, trop âgée pour se déplacer jusqu'au jardin. Elle avait été jadis sa nourrice et vouait à Alphonse une vénération presque sans limites en raison de la douceur d'âme, disait-elle, de ce jeune homme qu'affectueusement elle surnommait Fonfon. Elle collectionnait les poèmes qu'il lui avait envoyés chaque semaine pendant son service militaire.

L'expédition punitive terminée, Alphonse remonta vers la maison en serrant le lapin contre le coton clair de sa chemise. Il ne voulait pas le tenir plus longtemps comme un pendu. La gigue triste de l'animal défunt n'aurait pas collé avec la lumière rosée qui commençait à caresser les toits et les murs. Du museau de sa victime perlaient des gouttelettes de sang

vermillon qui chutaient sur ses souliers tels de minuscules œillets de cérémonie. Il ne les remarqua pas.

Micheline remercia son fils avec un « oh, que c'est gentil », à peine sonore. Puis elle lui servit en vitesse une assiette de soupe. Alphonse frissonna en la regardant saigner la bête de son couteau pointu avant de la dépecer avec soin et il partit sans tarder pour l'atelier.

Le samedi, dans son échoppe de la traverse de la Lune, c'était jour de nettoyage. Assiettes, verres, casseroles et bassines en fer blanc, toute la collection y passait. Sans parler du sol lavé à grande eau et lessivé au savon de Marseille.

Son métier, il l'avait appris avec l'oncle Auguste, sur le tas. Le certificat d'études en poche, Alphonse avait eu le choix entre tanneur et ferblantier. Il avait choisi le métal plutôt que la peau, écœuré par les odeurs pestilentielles qui envahissaient jusqu'à l'haleine et les habits de Fernand, son camarade d'école devenu artisan tanneur.

Samedi 1^{er} août 1914

L'après-midi passa comme s'écoulaient la plupart des après-midis depuis son retour du régiment. Une sieste – dix minutes, pas plus, sinon le mal de crâne s'installait – trois heures d'atelier et une promenade jusqu'aux galets de la Bléone où Alphonse se risquait à tremper les pieds parmi les mamans à ombrelles et les bambins en quête de fraîcheur et de ricochets. Assis sur une grosse roche plate, il se laissa absorber par les cahots de l'onde glacée. Sa rêverie l'emporta vers en bas, vers la mer lointaine où il imaginait que la rivière se jetait. Cette Méditerranée dont il avait appris à écrire le nom à l'école mais qu'il n'avait jamais vue. Avec Louise, ils en parlaient souvent et projetaient de la découvrir ensemble lors de leur voyage de noces. Ce rêve évanoui accompagna Alphonse jusque dans son sommeil. Il traversa cette première nuit d'août dans une mélancolie agitée de spasmes qui ressemblaient aux ultimes soubresauts d'une bête en sursis, blessée par un chasseur.